



Jack Fairweather

PRISONNIER VOLONTAIRE

L'histoire vraie du résistant polonais
qui a infiltré Auschwitz

« Fascinant »

Simon Sebag Montefiore

« Remarquable »

Peter Frankopan

Flammarion

Nous sommes à Varsovie, le 19 septembre 1940 ; les nazis tiennent la ville. Ils ont envahi la Pologne l'année précédente. Le pays est soumis au règne brutal de la terreur. Des milliers de Polonais – médecins, professeurs, écrivains, avocats, juifs et catholiques confondus – sont enlevés en pleine rue pour être fusillés ou incarcérés. Au mois de juin, les Allemands ont ouvert un nouveau camp de concentration où enfermer leurs prisonniers. Son nom est Auschwitz. On ne sait pas grand-chose sur ce qu'il s'y passe. Witold Pilecki, 38 ans, père de deux enfants, propriétaire terrien, sans passé politique, décide d'infiltrer le camp, de monter un réseau clandestin et de réunir des preuves contre les crimes nazis afin d'alerter l'opinion internationale.

Jack Fairweather a été reporter de guerre en Afghanistan. Il entend parler de Witold Pilecki pour la première fois en 2011, et il n'aura de cesse d'enquêter sur son histoire pour écrire ce livre, nourri d'un rapport secret écrit par Pilecki lui-même.

Traduit de l'anglais
par Karine Guerre et Clotilde Meyer

« Des heures de lecture qui passent en un instant. »

Wall Street Journal

« Peut-être le plus grand des héros méconnus
de la Seconde Guerre mondiale. »

The Economist

« Une nouvelle approche dans la littérature
de l'Holocauste »

Publishers Weekly

Flammarion

Prisonnier volontaire

Jack Fairweather

Prisonnier volontaire

*Traduit de l'anglais
par Karine Guerre et Clotilde Meyer*

Flammarion

Titre original : *The Volunteer*, paru chez WH Allen
© Jack Fairweather 2019
© Flammarion, 2022, pour cette édition
ISBN : 9782080245625

*À Philip et Lynn Asquith pour leur soutien,
et à mes grands-parents, Stella et Frank Ford.*

Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
Celui-là fait bien, qui se porte
plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

Thomas a Kempis

INTRODUCTION

Le fracas des camions qui s'arrêtent dans la rue. Des cris, des coups de feu. Le gardien qui frappe à la porte.

« Les Allemands sont là ! » hurle-t-il. « Cache-toi dans la cave ou sors par le jardin¹. »

À l'intérieur, l'homme ne bouge pas.

Nous sommes à Varsovie, le 19 septembre 1940 ; les nazis tiennent la ville. Ils ont envahi la Pologne l'année précédente, précipitant l'Europe dans la Seconde Guerre mondiale. Hitler n'a pas encore formé le projet d'anéantir la « race juive ». Pour l'instant, son objectif est de détruire la Pologne par l'élimination systématique de ses élites. Le pays est soumis au règne brutal de la terreur. Des milliers de Polonais – médecins, professeurs, écrivains, avocats, Juifs et catholiques confondus – sont enlevés en pleine rue pour être fusillés ou incarcérés. Au mois de juin, les Allemands ont ouvert un nouveau camp de concentration où enfermer leurs prisonniers. Son nom est Auschwitz. On ne sait pas grand-chose sur ce qu'il s'y passe.

L'homme qui se trouve dans l'appartement savait que cette rafle aurait lieu au petit matin et que les personnes arrêtées avaient toutes les chances d'être envoyées là-bas. C'est justement pourquoi il est là. Sa mission pour la Résistance est d'infiltrer le camp, de monter un réseau clandestin et de

réunir des preuves des crimes nazis. En bas, la porte s'ouvre brutalement, et des bruits de bottes résonnent dans l'escalier. L'homme enfle son manteau. Puis il remarque que le petit garçon de 3 ans dans la chambre duquel il s'est retranché se tient debout dans son lit, les yeux grands ouverts. Son nounours est tombé par terre. On cogne à la porte. L'homme se hâte de ramasser le nounours et le tend à l'enfant, tandis que sa mère ouvre aux Allemands.

« À bientôt », murmure l'homme au petit. Puis, sans doute au mépris de ses plus profonds instincts, il se laisse capturer².

Witold Pilecki s'est volontairement fait déporter à Auschwitz. Ce bref pitch m'a mené cinq ans durant sur les traces de l'homme en question : un propriétaire terrien, qui servit d'abord comme officier de cavalerie pendant le *Blitzkrieg*, avant de devenir agent de renseignements à Varsovie, puis de rejoindre la masse des anonymes tassés dans des wagons à bestiaux direction les camps. Je connais bien Witold, maintenant. Pourtant, au moment – dans ce préambule – de m'interroger plus avant sur ce que son histoire révèle de notre temps, j'en reviens toujours à cette simple phrase, et je l'imagine en train d'attendre l'irruption des Allemands dans son appartement.

J'ai découvert l'histoire de Witold *via* mon ami Matt McAllester lors d'un dîner à Long Island à l'automne 2011. Matt et moi avons couvert ensemble les conflits au Moyen-Orient, mais nous peinions à discerner la logique de ce que nous avons observé. Ne reculant devant rien, comme à son habitude, Matt s'était rendu à Auschwitz pour se confronter à la pire abomination de toute l'Histoire ; c'est à cette occasion qu'il avait entendu parler du noyau de résistance monté par Witold à l'intérieur du camp. Apprendre qu'un tel groupuscule rebelle avait ainsi tenu tête aux nazis nous fut ce soir-là d'un grand réconfort. Mais, en même temps, je restai perplexe devant la méconnaissance générale quant à la mis-

sion de Witold : avertir l'Occident des crimes nazis et recruter une armée clandestine de résistants destinée à détruire le camp.

Ces lacunes furent en partie comblées un an plus tard, avec la traduction en anglais du plus circonstancié des rapports de Witold. La mise au jour du rapport constitue en elle-même une histoire édifiante. Un historien polonais nommé Jozef Garliński eut accès au document dans les années 1960 – pour s'apercevoir aussitôt que Witold avait pris soin de coder tous les noms. Garliński parvint à en décrypter une bonne partie par inférence et à la faveur d'entretiens avec les survivants, suite à quoi il publia la première histoire du mouvement de résistance interne au camp. Puis, en 1991, Adam Cyra, chercheur au musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, découvrit le journal inédit de Witold, un second rapport et d'autres fragments recelés dans les archives polonaises depuis 1948. Ces nouvelles pièces fournissaient entre autres la clé permettant d'identifier les camarades de Witold.

Le rapport que j'ai lu en 2012 était une chronique détaillée de ce que Witold avait vécu à Auschwitz, rédigée à chaud, dans une prose brute. Pour autant, ce compte rendu n'était ni exhaustif ni totalement véridique. Witold y passait sous silence certains épisodes cruciaux par crainte de mettre en danger ses collègues, il masquait certains éléments accablants et prenait soin d'adapter son propos aux militaires qui le lisaient. Ce document laissait bien des questions sans réponses, aussi capitales que délicates : qu'étaient devenus les renseignements que Witold avait recueillis à Auschwitz au péril de sa vie ? Avait-il alerté les Anglais et les Américains sur le génocide en cours bien avant que ceux-ci ne reconnaissent officiellement la véritable fonction des camps ? Avait-on à dessein fait disparaître ses rapports ? Combien de vies auraient-elles pu être sauvées si ses avertissements avaient été considérés ?

L'histoire de Witold m'a aussi interpellé sur le plan personnel : quand j'ai commencé mes recherches, j'avais le même âge que Witold au début de la Seconde Guerre, j'étais comme lui un jeune père de famille, j'avais un foyer. Qu'est-ce qui a pu pousser Witold à tout risquer pour une telle mission ? Pourquoi son engagement volontaire me parlait-il autant ? J'ai reconnu en Witold la même intranquillité qui m'avait moi aussi mené au théâtre de la guerre et ne m'avait pas quitté depuis. Witold avait-il quelque chose à m'apprendre quant à mes propres difficultés à me relier au monde ?

Je me suis rendu à Varsovie en janvier 2016, pour chercher des réponses à ces questions. La première personne que je souhaitais rencontrer était le fils de Witold, Andrzej. J'appréhendais un peu cette entrevue. Qui étais-je, après tout, pour prétendre éclairer l'histoire de son père ? Andrzej n'était encore qu'un enfant quand son père avait été exécuté. Pendant cinquante ans, on lui avait raconté que Witold était un ennemi de l'État et, bien qu'il ne l'ait jamais cru, il n'a réellement découvert la mission de son père que dans les années 1990, suite à l'ouverture des archives communistes.

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Andrzej se révéla charmant et chaleureux, même s'il m'a mis en garde : « Je doute que vous trouviez grand-chose de nouveau, et je ne saurais trop vous dire par où commencer. »

« Par vous », ai-je répondu.

L'histoire de Witold était si peu documentée que j'avais une certitude : le moindre détail que me donnerait Andrzej aurait son importance. Je n'avais d'autre accès aux pensées de Witold que ses écrits – et ce que des témoins comme Andrzej pouvaient m'en dire. J'ai été stupéfait de découvrir que tant de gens qui avaient connu Witold étaient encore vivants. Certains d'entre eux n'avaient jamais raconté leurs souvenirs : soit parce que durant l'ère communiste ils

n'osaient pas, soit simplement parce que personne ne le leur avait jamais demandé.

Parallèlement au recueil des témoignages de ses contemporains, je voulais aussi reconstituer l'itinéraire de Witold. Si la guerre en avait détruit beaucoup, de nombreux sites existaient encore, notamment le fameux appartement, si important à mes yeux, où il s'était fait arrêter. Voir ces lieux de mes propres yeux – et mieux encore : partager l'expérience avec des témoins de l'époque – m'aiderait grandement à décrire certaines scènes. Il apparut que le petit garçon de 3 ans présent dans l'appartement le jour de l'arrestation était encore en vie. Il s'appelait Marek. Lui et sa mère, la belle-sœur de Witold, avaient survécu à la guerre pour se voir bientôt expulser par les communistes. Je l'ai accompagné sur les lieux, qu'il revoyait pour la première fois depuis soixantedix ans. C'est à l'occasion de cette visite qu'il s'est souvenu de l'incident du nounours, que je trouve si éloquent, si représentatif, dans un moment vibrant pourtant d'une tension extrême, du profond altruisme de Witold.

Bien entendu, pour écrire le livre, il me faudrait des centaines, si ce n'est des milliers de témoignages de ce genre. En visitant le musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, j'ai compris que j'avais trouvé mes sources. Le musée, en effet, recèle plus de 3 500 témoignages de survivants du camp, dont des centaines qui évoquent le travail de Witold ou racontent des événements auxquels lui aussi a assisté. Pour la plupart, ces documents n'avaient jamais été traduits ni publiés. C'était précisément la documentation qu'il me fallait pour me rapprocher de Witold et mieux comprendre ses décisions. N'était-ce pas ce que je voulais, somme toute ? Un moyen de plonger dans sa tête pour tâcher de répondre à la question : quelle force a bien pu le pousser à résister comme il l'a fait ?

Quiconque s'intéresse à la Shoah comprend vite qu'outre l'extermination de millions d'Européens innocents, l'enjeu est aussi celui d'une faillite collective : l'incapacité à prendre la mesure de l'horreur et à agir en conséquence. Les dirigeants alliés, tardant à voir la vérité en face, ont encore, une fois confrontés à la réalité, rechigné à franchir le cap moral du passage à l'action. Mais les politiques ne sont pas seuls en cause. Les prisonniers d'Auschwitz, eux non plus, n'ont pas entièrement mesuré l'ampleur de la Shoah quand les Allemands transformèrent le camp de prison barbare en usine de mort. Engagés dans une lutte désespérée pour leur propre survie, eux aussi succombèrent au réflexe trop humain de minimiser, de rationaliser ou de nier les meurtres de masse. Witold, lui, loin de fermer les yeux, joua sa vie pour révéler les atrocités perpétrées dans le camp.

En écrivant ce livre, j'ai voulu comprendre ce qui faisait de lui un être d'exception. Mais à force de fréquenter ses écrits, au fil des rencontres avec des gens qui l'avaient connu, parfois même avaient combattu à ses côtés, j'ai réalisé que la qualité la plus remarquable de Witold Pilecki – cet exploitant agricole père de deux enfants, la trentaine bien tassée, sans états de service ni engagement religieux particuliers – consistait sans doute à n'être pas si différent de vous et moi. Ce qui n'est pas sans soulever de nouvelles questions : comment cet homme ordinaire est-il parvenu à développer en lui la force morale, la faculté d'empathie nécessaires pour documenter, dénoncer et combattre les pires crimes nazis, quand d'autres ont préféré détourner le regard ?

Par ce livre, j'entends ouvrir un nouveau chapitre retentissant de l'histoire du génocide juif et raconter ce qui pousse un individu à risquer tout ce qu'il a pour aider son semblable.

Charlotte, 2020

NOTE SUR LE TEXTE

Ceci est un ouvrage de non-fiction. La moindre citation, le moindre détail fournis sont étayés par des documents de première main : témoignages, journaux ou entretiens. La majorité des plus de 2 000 sources primaires sur lesquelles s'appuie ce livre sont écrites en polonais ou en allemand. Sauf mention contraire, les traductions ont toutes été effectuées par mes excellents assistants de recherche Marta Goljan, Katarzyna Chiżyńska, Luiza Walczuk et Ingrid Pufahl.

Il existe deux sources établies témoignant de l'expérience de Witold à Auschwitz : le rapport qu'il a rédigé à Varsovie entre octobre 1943 et juin 1944, et un récit écrit en Italie durant l'été et l'automne 1945¹. Ces comptes rendus contiennent remarquablement peu d'erreurs étant donné les circonstances de leur rédaction, alors que leur auteur était en cavale et privé de ses notes. Cela dit, Witold n'est pas un narrateur infallible. Aussi me suis-je efforcé, autant que possible, de corroborer ses propos, de corriger les erreurs et de combler les lacunes. Parmi les 3 727 récits de prisonniers qu'abrite le musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, une bonne vingtaine évoque les activités de Witold, et des centaines d'autres retracent des événements dont lui aussi témoigne. Pour d'autres sources riches en détails et en éléments de contexte, on consultera notamment l'Archiwum Akt Nowych

(Archives centrales contemporaines, Varsovie), l'Archiwum Narodowew Krakowie (Archives nationales de Cracovie), le Centralne Archiwum Wojskowe (Archives militaires centrales), l'Instytut Pamięci Narodowej (Institut de la mémoire nationale), l'Ossolineum, la British Library, l'Institut polonais et le musée Sikorski, le Polish Underground Movement Study Trust (PUMST, Centre d'études de la Résistance polonaise à Londres), les Chronicle of Terror Archives conservées à l'Institut Witold Pilecki, les Archives nationales de Kew, la Wiener Library, l'Imperial War Museum, les Archives nationales de Washington, D.C., le United States Holocaust Memorial Museum, la FDR Presidential Library, la Hoover Institution, les Archives de Yad Vashem, les Archives sionistes centrales, les Archives fédérales allemandes de Coblenze et Berlin, les Archives fédérales suisses, la Fondation Archivum Helveto-Polonicum et les Archives du Comité international de la Croix-Rouge. Au cours de mes recherches, j'ai également eu accès aux archives de la famille Pilecki, et ai exhumé des lettres ou des mémoires conservés par les familles de ses collaborateurs, qui éclairent certaines de ses décisions. Chose incroyable, plusieurs camarades de lutte de Witold étaient encore en vie au début de mon enquête et ont bien voulu me faire part de leurs réflexions².

J'ai adopté pour la rédaction de cet ouvrage la règle que Witold lui-même s'était fixée pour décrire le camp : « Rien n'a été rajouté : le moindre *"bobard"* profanerait la mémoire de tant de personnes de valeur qui sont mortes à Auschwitz³. » Pour certaines scènes, je n'ai pas réussi à trouver plusieurs sources attestant les événements, je le signale en note de fin le cas échéant. D'autres fois, j'ai introduit des éléments que Witold a de toute évidence connus, même s'il ne les mentionne pas dans ses rapports. En note, je cite mes sources dans leur ordre d'apparition au sein du paragraphe concerné. Quand je retranscris des dialogues, je n'indique qu'une fois ma source pour chaque interlocuteur. Dans le

cas où plusieurs sources divergent, j'ai, sauf mention contraire, donné la primauté aux écrits de Witold.

Les patronymes polonais sont magnifiques, mais quelque peu intimidants pour un anglophone. Ce pour quoi j'ai choisi de désigner Witold et ses proches par leur prénom, ce qui est d'ailleurs plus fidèle à la façon qu'ils avaient de s'adresser les uns aux autres. Je me suis également efforcé de limiter l'emploi des acronymes ; je me réfère donc, par exemple, au principal mouvement de résistance à Varsovie comme à « la Résistance ». En ce qui concerne les toponymes, j'ai adopté l'usage d'avant-guerre : j'emploie « Oświęcim » pour désigner la ville et « Auschwitz » pour désigner le camp.

LISTE DES CARTES

- 1 — Sukurcze, p. 27.
- 2 — Pologne, 1939, p. 35.
- 3 — Varsovie, 1939, p. 49.
- 4 — Camp de concentration d'Auschwitz, 1940, p. 88.
- 5 — Rapport et instance de bombardement, 1940, p. 134.
- 6 — État du réseau clandestin, 1941, p. 154.
- 7 — Plans d'extension du camp souche, mars 1941, p. 156.
- 8 — L'extension vers Birkenau, 1941, p. 185.
- 9 — Rapports sur le gazage des Russes, 1941, p. 192.
- 10 — Le réseau dans le camp en 1942, p. 215.
- 11 — L'évasion de Stefan et Wincenty, 1942, p. 231.
- 12 — L'évasion de Jaster, 1942, p. 258.
- 13 — L'itinéraire de Napoleon, 1942-1943, p. 330.
- 14 — Plan de la boulangerie, p. 343.
- 15 — L'évasion de Witold, 1943, p. 359.
- 16 — Varsovie, le 5 août 1944, p. 396.

CHAPITRE PREMIER

Invasion

KRUPA, POLOGNE ORIENTALE

26 AOÛT 1939

Assis sur les marches du manoir, Witold regardait l'auto remonter l'allée de tilleuls jusqu'à la cour, une traînée de poussière derrière elle, puis se garer le long du vieux maronnier dans un nuage blanc. L'été avait été si sec que les paysans parlaient de verser de l'eau sur la tombe d'un noyé ou encore de harnacher une vierge à la charrue pour faire venir la pluie – des rites séculaires dans les Kresy, les confins orientaux de la Pologne. Pour finir, un violent orage avait éclaté, qui n'avait fait que ruiner ce qu'il restait de la récolte et déloger les nids de cigogne. Mais, cet été-là, Witold avait d'autres soucis que d'engranger du blé pour l'hiver¹.

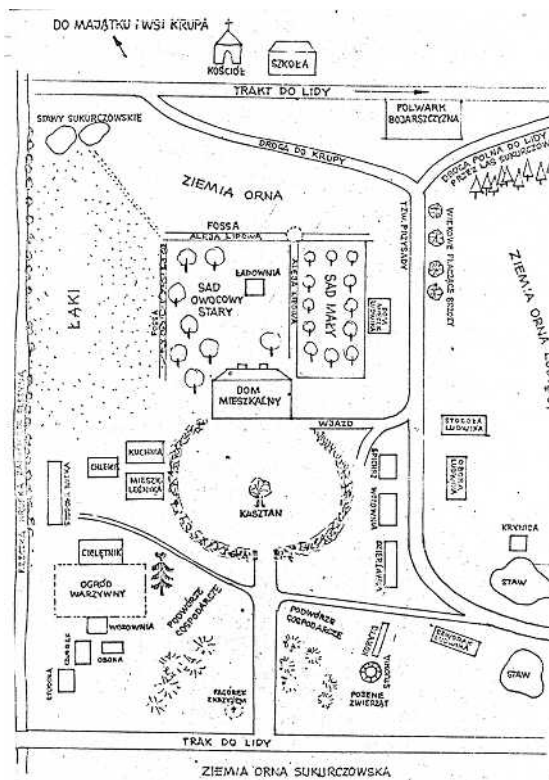
Les ondes grésillaient de nouvelles alarmantes : les troupes allemandes massées à la frontière, la menace hitlérienne de reconquérir les territoires cédés à la Pologne à l'issue de la Première Guerre mondiale. Pour Hitler, le peuple allemand était engagé dans une compétition féroce avec les autres races pour l'accès aux ressources. « L'anéantissement de la Pologne et de ses forces vives », avait-il déclaré à ses officiers depuis son refuge alpin d'Obersalzberg le 22 août, était nécessaire au développement de la race allemande. Le lendemain, Hitler signait avec Staline un pacte secret de non-agression, qui attribuait l'Europe de l'Est à L'Union soviétique et la majeure partie de la Pologne à l'Allemagne. À supposer que

les Allemands parviennent à leurs fins, Witold perdrait sa demeure et ses terres, et la Pologne serait réduite au rang d'État vassal, si toutefois elle n'était pas purement et simplement rayée de la carte².

Un soldat descendit de l'auto poussiéreuse et transmit à Witold l'ordre de rassembler ses hommes. La Pologne avait décrété la mobilisation de masse d'un demi-million de réservistes. Witold, sous-lieutenant de cavalerie dans l'armée de réserve et membre de la bourgeoisie locale, disposait de quarante-huit heures pour conduire son unité à la caserne de Lida, la ville la plus proche, d'où les soldats partiraient pour le front ouest en transport de troupes. Witold avait fait de son mieux pour entraîner 90 volontaires durant l'été, mais la plupart de ses recrues étaient des paysans qui n'avaient jamais fait la guerre ni même pris les armes pour s'insurger. Certains n'avaient carrément pas de cheval et se figuraient aller combattre l'ennemi à bicyclette. Au moins Witold s'était-il débrouillé pour les équiper de carabines à verrou Lebel 8 mm³.

Witold se hâta d'enfiler son uniforme et ses bottes de cheval, puis alla récupérer son pistolet Vis, qu'il avait caché dans un seau de l'ancien fumoir après avoir surpris son fils de 8 ans, Andrzej, en train de le pointer sur sa petite sœur, un peu plus tôt dans l'été. Sa femme, Maria, avait emmené les enfants chez sa mère, près de Varsovie. Il allait devoir les rapatrier à la maison. Ils seraient plus en sécurité à l'est, loin des manœuvres de Hitler⁴.

Tandis que le palefrenier préparait dans la cour sa jument préférée, Bajka, Witold prit le temps d'ajuster son uniforme dans l'un des miroirs qui se partageaient le vestibule avec une série de gravures pâlies à la mémoire des insurrections, glorieuses bien qu'infructueuses, où s'étaient illustrés ses ancêtres. Âgé de 38 ans, il était de taille moyenne et d'une beauté discrète avec ses yeux très bleus, ses cheveux d'un blond foncé coiffés en arrière sur un front dégagé et une bouche ainsi sculptée qu'il semblait toujours avoir aux



Carte de Sukurcze, d'après les souvenirs de la sœur de Witold.
 Avec l'aimable autorisation du musée d'État d'Auschwitz-Birkenau

lèvres un léger sourire. Sa réserve naturelle et sa capacité d'écoute le faisaient souvent passer pour un prêtre ou quelque clerc débonnaire. S'il lui arrivait de se montrer chaleureux et expansif, il paraissait le plus souvent réservé. Exigeant envers lui-même, il attendait souvent beaucoup des autres, sans excès toutefois. Il faisait confiance aux gens, et son assurance tranquille lui valait en retour leur confiance⁵.

Plus jeune, il avait caressé le projet de devenir artiste et avait commencé des études de peinture à Vilnius, avant d'abandonner sa formation dans l'agitation consécutive à la Première Guerre. Profitant de l'effondrement des empires



Witold Pilecki (à gauche) avec un ami à Sukurcze, vers 1930.
Avec l'aimable autorisation de la famille Pilecki

russe, allemand et austro-hongrois, la Pologne avait déclaré son indépendance en 1918, mais n'avait pas tardé à être envahie par la Russie soviétique. Avec son groupe de scouts, Witold lança quelques escarmouches contre les bolcheviques et prit part à des combats de rue à Vilnius. S'il y laissa des plumes (il perdit un ami, noyé dans une rivière), la bousculade des événements, l'effervescence ambiante lui faisaient oublier le danger. Tout à l'exaltation de la victoire, il n'eut guère le cœur ensuite de retourner à ses pinceaux. Il fit d'abord un peu de secrétariat dans un entrepôt de matériel militaire, puis auprès d'un syndicat agricole. Lorsque, en 1924, son père tomba malade, il fut presque soulagé que le destin décide pour lui : il prendrait les rênes de Sukurcze, le domaine familial passablement délabré, avec son manoir décrépît, ses vergers à l'abandon et ses 200 hectares de blé vallonnés⁶.

Witold se retrouvait soudain à la tête de la communauté locale. Les paysans du village de Krupa, tout proche, labouraient ses terres et le consultaient sur la meilleure façon de développer leur propre parcelle. Il monta une coopérative laitière pour augmenter leurs revenus et, après s'être offert, moyennant une bonne part de son héritage, sa précieuse jument arabe, il fonda l'unité locale de réserve. En 1927, alors qu'il peignait les décors d'une pièce de théâtre en préparation à la nouvelle école de Krupa, il rencontra celle qui allait devenir sa femme, Maria, qu'il courtsa en lui faisant porter des bouquets de lilas à la fenêtre de sa chambre. Ils se marièrent en 1931 ; leur fils Andrzej naquit dans l'année, suivi douze mois plus tard par une petite fille, Zofia. La paternité réussissait à Witold, déjà naturellement généreux et attentionné. C'est lui qui s'occupa des enfants le temps que Maria se remette de la naissance de Zofia ; plus tard, il leur apprit à monter à cheval et à nager dans l'étang voisin de la maison. Le soir, quand Maria rentrait du travail, tous trois lui jouaient de petites saynètes⁷.



Witold et Maria peu après leur mariage, vers 1931.
Avec l'aimable autorisation de la famille Pilecki

Bien que coulant des jours paisibles, le foyer ne pouvait s'abstraire des événements politiques qui secouaient le pays dans les années 1930. Durant la majeure partie de son histoire millénaire, la société polonaise avait été l'une des plus tolérantes et plurielles d'Europe. Mais l'État réunifié en 1918 après cent vingt-trois ans de partition peinait à définir son identité. Les nationalistes et les responsables ecclésiastiques défendaient une définition de plus en plus stricte de l'identité polonaise, fondée sur l'appartenance ethnique et le catholicisme.



Witold, Maria, Andrzej et Zofia, vers 1935.
Avec l'aimable autorisation de la famille Pilecki

Les organisations plaidant pour une meilleure reconnaissance des droits des minorités ukrainiennes et biélorusses étaient systématiquement dissoutes et interdites, tandis que les Juifs – qui représentaient environ un dixième de la population polonaise d'avant-guerre –, considérés économiquement comme des concurrents, subissaient des discriminations

en matière éducative et commerciale, censées les inciter à émigrer. Certains nationalistes, décidés à prendre les choses en main, organisaient le boycott des magasins juifs et s'en prenaient aux synagogues. Ainsi, à Lida, la ville natale de Witold, une bande de malfrats avait vandalisé une confiserie juive et un office notarial. Sur la grand-place, on ne comptait plus les boutiques fermées pour cause d'exil précipité de leurs propriétaires juifs⁸.

Witold n'aimait pas la politique en général ni cette instrumentalisation des différences à laquelle certains politiques se livraient. Sa famille était partisane de l'ordre ancien – celui qui régnait jadis lorsque la Pologne, indépendante, brillait par son excellence culturelle. Cela dit, c'était un homme de son temps et de sa classe sociale : sans doute paternaliste envers les paysans polonais et biélorusses de la région, et ne reniant pas totalement l'antisémitisme ambiant. Mais, au fond, son patriotisme intégrait tout groupe ou ethnie prêt à embrasser la cause polonaise. Tous devaient s'unir désormais pour repousser la menace nazie⁹.

*

Une fois en selle, Witold eut à peine le temps de réciter une prière qu'il avait avalé les deux kilomètres le séparant de Krupa, d'où il est probable qu'il appela Maria depuis l'une des rares maisons à avoir le téléphone. Puis, de retour à Sukurcze, il gagna le terrain d'entraînement jouxtant le manoir, où il lui fallait réunir ses hommes et rassembler les fournitures. Si le quartier général du régiment à Lida fournissait munitions et rations de survie, il revenait à Witold de se procurer le reste du ravitaillement auprès de la population : pain, gruau, saucisses, lard, pommes de terre, oignons, café en boîte, farine, aromates, vinaigre et sel. Il fallait pour les chevaux pas moins de 30 kilos d'avoine par semaine. Les villageois, qui avaient déjà à peine de quoi se

nourrir, n'étaient pas tous ravis d'être ainsi mis à contribution, et il fallut bien toute la journée pour, sous une chaleur torride, charger les fourgons dans la cour¹⁰.

Witold avait invité les officiers à loger au manoir, préférant sans doute, quant à lui, partager le campement des simples soldats. En tout cas, il n'était pas sur place lorsque Maria et les enfants rentrèrent enfin de Varsovie le lendemain soir, dégoulinants de sueur et dépenaillés... pour trouver leurs lits occupés par des militaires ! Maria n'était pas contente, c'est le moins que l'on puisse dire. Le trajet avait été interminable. Le train était si bondé qu'on avait fait embarquer les bébés par la fenêtre, à même leurs landaus, et ils n'avaient cessé de s'arrêter pour laisser passer les convois militaires. Witold fut rappelé fissa au manoir et sommé de faire libérer la place¹¹.

Maria était toujours fâchée au réveil, lorsqu'elle apprit que des paysans s'étaient introduits dans l'un des fourgons afin d'y voler des vivres. Elle n'en mit pas moins la robe préférée de Witold pour lui faire ses adieux à Krupa, sans oublier de parer Andrzej et Zofia de leurs habits du dimanche. Tous les enfants du village se rassemblèrent devant l'école, et bientôt la grand-rue de Krupa s'anima de drapeaux et de mouchoirs agités par la foule venue souhaiter bonne chance aux combattants. Une clameur s'éleva au passage de Witold, suivi par sa troupe de cavaliers. Vêtu d'un uniforme kaki, il arborait à la ceinture son pistolet et son sabre¹².

Witold dépassa sa famille sans un regard, mais, une fois le défilé terminé et alors que l'assemblée se dispersait, il revint au galop jusqu'à eux, le visage en feu. Pour toute protection, il ne laissait auprès de Maria que sa sœur et la vieille Jozefa, leur gouvernante, qui fumait comme un pompier. Or, pendant la dernière guerre, les Allemands s'étaient tristement illustrés par les atrocités commises à l'encontre des civils. Il serra ses enfants contre lui et les embrassa. Maria, qui avait dompté ses cheveux bruns rebelles et mis du rouge à ses lèvres, s'efforçait de ne pas pleurer¹³.



Witold à la parade sur sa jument Bajka, années 1930.
Avec l'aimable autorisation de la famille Pilecki

« Je serai de retour dans deux semaines », promit-il. Il pouvait difficilement leur dire qu'en partant à cheval affronter la machine de guerre la plus puissante d'Europe, il aurait de la chance s'il n'y laissait pas sa peau en quelques jours. L'armée hitlérienne comptait 3,7 millions d'hommes, soit presque le double des forces polonaises, mais aussi deux fois plus de chars et quasiment dix fois plus d'avions de chasse et de bombardiers. En outre, aucun élément naturel ne renforçait les 1 000 kilomètres de frontière germano-polonaise courant entre la chaîne des Tatars au sud et la côte baltique au nord. La meilleure chance de s'en sortir pour la Pologne était de tenir assez longtemps pour que ses alliés, la France et l'Angleterre, attaquent l'Allemagne sur sa frontière ouest, contraignant l'ennemi à combattre sur deux fronts à la fois¹⁴.

Ensuite, Witold se rendit sur la tombe de ses parents, non loin de la maison. Si son père était mort depuis des années,

il venait d'enterrer sa mère, à peine quelques mois plus tôt. Il attacha son cheval à un arbre, retira son sabre et honora les disparus d'un salut militaire. Puis il se mit en route, ne sachant s'il reverrait jamais ces allées de tilleuls¹⁵.

Witold rattrapa ses hommes au moment où ils atteignaient la caserne, à Lida. Sur le terrain de manœuvres, ils formèrent les rangs avec les autres unités, avant qu'un prêtre, parcourant la formation, ne les asperge d'eau bénite. Derrière la foule de curieux venus assister à leur départ, Witold devinait le train militaire, qui les attendait sur une voie de garage. Pour la plupart, ses gars étaient exaltés, galvanisés à l'idée de partir à la guerre. Bien que n'étant plus novice en matière de combat, Witold lui aussi était plein d'allant. Le commandant prononça un discours vibrant, couronné bientôt par la fanfare du régiment, mais quand, après avoir chargé chevaux et matériel, l'unité de Witold prit place sur le tapis de paille jonchant les wagons de marchandise, les instruments s'étaient tus depuis longtemps, et les badauds étaient rentrés chez eux¹⁶.

Le train ne s'ébranla qu'à la nuit tombée. Sur les près de 400 kilomètres jusqu'à Varsovie, il fut sans cesse arrêté dans sa progression. Lorsqu'ils arrivèrent enfin, il était près de minuit, le 30 août. Par la vitre de son wagon, Witold saisissait de la ville comme des instantanés : les cafés et les bars avaient baissé le rideau en prévision de raids aériens allemands ; les rues étaient pleines de gens, masque à gaz à l'épaule, que la chaleur et la nervosité empêchaient de dormir. Et qui faisaient des signes au passage du convoi militaire¹⁷.

Forte d'un million d'habitants, la capitale était l'une des cités les plus attractives d'Europe. Les palais baroques et la vieille ville aux tons pastel dominant la Vistule reflétaient le passé de Varsovie ; les grues, les échafaudages et les rues inachevées aboutissant en plein champ renvoyaient à un futur encore en chantier. La cité abritait aussi le plus riche foyer de culture juive après New York : une scène musicale et théâtrale extrêmement dynamique, renforcée encore par l'arrivée

de réfugiés de l'Allemagne nazie, des journaux en yiddish et en hébreu et une multitude d'organisations politiques et religieuses, allant des sionistes rêvant d'Israël aux hassidim espérant des miracles en Pologne même¹⁸.



La Pologne en 1939.
John Gilkes

La gare centrale de Varsovie était bourrée de soldats qui se bousculaient pour embarquer ou essayaient de dormir un peu, affalés sur leur barda. Le transfert d'un million de

soldats polonais en divers points de la frontière avec l'Allemagne était un vrai casse-tête logistique, face auquel le système ferroviaire se trouvait complètement débordé. Witold et ses hommes finirent par atteindre leur destination – Sochaczew, une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Varsovie – trois jours après leur départ de Lida. Et ils devaient encore en parcourir 150 par voie de terre pour rallier la position qui leur était assignée, attenante à la bourgade de Piotrkow Trybunalski, un poste-sentinelle sur la route de Varsovie. Le cortège ainsi formé par le régiment – quelques milliers d'hommes – se trouva constamment ralenti par des accidents de chariot. Witold et son unité coupèrent à cheval à travers champs, mais les autres, forcés d'aller à pied, n'étaient toujours pas arrivés à destination après une journée entière de marche jusqu'à la nuit tombée : « Nous jalouisions les gars de la cavalerie : ils galopaient comme à la parade, bien droits sur leur selle, l'air tout guilleret », témoigna l'un des fantasins contraints à cette laborieuse course¹⁹.

Le lendemain matin, le 1^{er} septembre, Witold vit pointer à l'horizon les premières nuées de bombardiers allemands – les Heinkel, les Dornier, les Junker –, dont le fuselage étincelait dans le matin clair. Si la plupart volaient en altitude, visant Varsovie, l'un d'eux piqua au-dessus de la route, qu'il se mit à pilonner. Par chance, le chasseur alla bientôt s'écraser avec fracas dans un champ voisin – ce qui remonta un bref instant le moral des troupes. Mais, le soir venu, ils marchaient toujours, et même programme le lendemain. Ils commençaient à avoir l'air aussi pitoyables que les réfugiés qu'ils doublaient sur leur route. Le soir du 4 septembre – soit plus d'une semaine après la mobilisation –, ils posèrent enfin armes et bagages dans les bois aux alentours de Piotrkow Trybunalski. S'il y avait peu de nouvelles fiables du front, la rumeur allait bon train : les Allemands avançaient vite. Le sol vibrait sous leurs pieds tandis qu'au loin grondaient les canons²⁰.

Le supérieur de Witold, le major Mieczysław Gawryłkiewicz, débarqua le lendemain matin dans sa jeep Fiat décapotable et ordonna aux troupes d'aller prendre leur position, au sud de la ville. Gawryłkiewicz enjoignit à Witold d'emprunter les routes plutôt que d'avancer à couvert. Autant se jeter dans la gueule du loup, songea Witold, qui suivit néanmoins les ordres. À peine s'étaient-ils mis en marche qu'ils entendirent le vrombissement d'un avion de chasse allemand ; quelques minutes plus tard, cet éclaireur revint escorté d'une demi-douzaine de bombardiers, qui se mirent à canarder la colonne. Sous le feu ennemi, les hommes de Witold se dispersèrent sur les bas-côtés, attirant tant bien que mal leurs chevaux dans le fossé. Le chasseur plongea pour les mitrailler au plus près avant de remonter en flèche. S'il n'y eut pas de blessés, ils eurent là un avant-goût de ce qui les attendait²¹.

*

Le soir même, en contournant la ville avec ses troupes, Witold regarda les flammes dévorer le centre de Piotrkow Trybunalski. Il établit son campement quelques kilomètres plus loin, sur une petite hauteur orientée vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'Allemagne, puis, accompagné de huit cavaliers, il partit en reconnaissance. À couvert dans les bois, il aperçut les Allemands pour la première fois : une division blindée en mission de repérage dans un village, déployée de part et d'autre d'un maigre cours d'eau. Il rentra au camp, posta une sentinelle ; au loin, dominant la ville incendiée, la lueur du brasier éclairait le ciel. Les combats débuteraient le lendemain. Conscients de vivre peut-être leur dernière nuit, les soldats évoquaient les familles, les fiancées qu'ils avaient laissées chez eux. Puis, l'un après l'autre, ils s'installèrent pour la nuit²².

Ce que Witold ne pouvait savoir, c'est que son détachement était positionné en plein sur la trajectoire de la principale

attaque allemande menée contre Varsovie par les première et quatrième divisions Panzer. Les troupes ennemies avaient déjà enfoncé les lignes polonaises au niveau de Kłobuck, sur la frontière, et avancé d'une bonne centaine de kilomètres quelques jours seulement après le début des hostilités. Les Polonais n'avaient aucun moyen de contrer la nouvelle tactique allemande : cette « guerre éclair » fondée sur la concentration massive de chars bénéficiant de l'appui aérien rapproché de bombardiers en piqué, dits Stuka. Ainsi plus de 600 panzers fonçaient-ils droit sur les gars de Lida, plus vite que leurs chevaux lancés au galop²³.

À l'aube, Witold reçut l'ordre de se replier dans les bois voisins de Proszynie, un hameau situé à environ 10 kilomètres au nord-est de Piotrkow Trybunalski, où la division avait installé son quartier général et ses réserves de matériel et de nourriture. Peu après, les Allemands passèrent à l'attaque. Les tirs d'artillerie les atteignirent en pleine forêt, fracassant les arbres, dont des éclats de bois s'en allaient transpercer hommes et chevaux. Le pilonnage fut encore plus sévère à l'est, où un unique régiment barrait l'accès à la ville. Les soldats s'aplatirent au sol autant qu'ils purent, mais bientôt le bruit se répandit que les panzers avaient percé la ligne adverse, déclenchant le repli immédiat des quartiers généraux par la grand-route de Varsovie. Witold fermait la marche avec le convoi de matériel. Mais à peine avaient-ils parcouru quelques kilomètres qu'ils se retrouvèrent bloqués par la circulation au beau milieu d'un pont étroit dans la petite ville de Wołborz. Au moins l'arrivée de la nuit fit-elle cesser les bombardements²⁴.

Peu après 20 heures, ils entendirent soudain gronder les chenilles des chars et, avant même qu'ils n'aient le temps de réagir, les panzers les chargeaient avec une telle violence que les cavaliers fermant la marche furent éjectés de leur monture et que le reste de la troupe fut bientôt fauché par le tir nourri des canons. La jument de Witold, Bajka, s'effondra sous lui,

criblée de balles. S'étant dégagé, il se laissa rouler dans un fossé et resta étendu aux côtés du cheval encore tremblant, tandis qu'à grand renfort de mitrailleuses de 7,92 mm, les Allemands canardaient les corps des soldats à terre et les maisons en bord de route²⁵.

Suivant son instinct, Witold s'appliqua à faire le mort, même si c'était une torture d'entendre les cris et les râles de ses hommes que l'on massacrait. Enfin, les armes se turent ; à la faveur de l'obscurité, Witold s'éclipsa de cette scène sanglante : de l'autre côté du village, dans les champs, il retrouva une dizaine de soldats et de chevaux ayant survécu au carnage. L'assaut n'avait duré que quelques minutes, mais il avait perdu presque tous ses hommes : étaient-ils morts, blessés, prisonniers ? Il n'en savait rien. Pourvu que les lignes défensives polonaises aient mieux tenu ailleurs ! Witold et les autres rescapés se mirent en route pour Varsovie, se sachant perdus s'ils échouaient à rallier la capitale²⁶.

Au début, ils évoluaient manifestement en deçà de la ligne de front. Exécutant l'ordre hitlérien d'anéantir les Polonais, l'armée allemande bombardait et mitraillait les civils en fuite, si bien qu'au bord des routes s'amoncelaient des cadavres gisant au pied de charrettes où s'entassaient meubles et bagages. Mais le lendemain, alors qu'ils approchaient de Varsovie, les vivants se remirent à peupler les voies de circulation : Witold et sa troupe avaient doublé les Allemands ! Ces hommes chargés de ballots ou menant quelque vache, ces femmes traînant des enfants par la main : tous scrutaient le ciel d'un œil anxieux²⁷.

*

Witold entra dans Varsovie le soir du 6 septembre. Ne possédant pas de radio, il n'avait aucun moyen de savoir ce qu'il s'était passé ailleurs ni de connaître l'ampleur du désastre : les Allemands avaient enfoncé les lignes polonaises

en divers points et avançaient rapidement, menaçant d'encercler Varsovie. Les premières unités ennemies arriveraient d'un moment à l'autre. Si l'Angleterre et la France avaient déclaré la guerre à l'Allemagne, le déclenchement de l'action militaire tardait. Le gouvernement polonais s'était déjà exilé, et la délégation britannique s'apprêtait à faire de même²⁸.

« Dans les locaux de l'ambassade, des caisses de vin de l'ambassadeur traînaient dans le hall, le maître d'hôtel était en larmes, et les marches étaient jonchées de toutes sortes d'effets personnels, dont une paire de bottes de polo toutes neuves », se souvient Peter Wilkinson, ancien membre de la délégation britannique, qui veilla lui-même à faire charger sur le cinq tonnes prêt au départ les grands crus de l'ambassade²⁹.

En chevauchant vers le centre-ville, Witold ne vit d'autre ouvrage de défense qu'une paire de rames de tramway retournées en guise de barricades. Les habitants, qui le doubleraient d'un pas pressé, semblaient avoir enfilé tous leurs vêtements les uns sur les autres, ou s'être accoutrés de pantalons et de foulards bariolés comme s'ils allaient faire du ski. Des soldats en provenance directe du front étaient affalés sur les trottoirs. Rien qu'à les voir, las et désabusés, on devinait ce qu'il s'était passé. Même les sirènes censées avertir des attaques aériennes s'étaient tues. Witold s'arrêta pour demander son chemin à un homme coiffé d'une casquette de chasse, qui fumait un cigare ; le type lui répondit en allemand, avec un sourire narquois. C'était un représentant de l'importante minorité germanique du pays, que les nazis s'efforçaient de retourner contre leurs voisins polonais. Furieux, Witold le frappa au visage du plat de son sabre avant de décamper au galop³⁰.

Witold finit par localiser le poste de commandement militaire de Varsovie rue Krakowskie Przedmieście, non loin du château royal. La défense de la capitale s'organisait : on comptait faire appel aux civils pour construire des barricades et se préparer à soutenir un siège. Witold reçut de l'avoine et du foin pour son cheval, mais pas d'instructions claires

quant à l'unité qu'il lui fallait rejoindre ou à ce qu'il devait faire. Mieux valait, décida-t-il alors, poursuivre leur repli et rejoindre, plus à l'est, les forces polonaises réunies pour organiser une contre-offensive. Le 9 septembre, alors que les Allemands encerclaient presque totalement la capitale, Witold et ses hommes gagnèrent clandestinement la ville de Łukow, à 25 kilomètres au sud-est de Varsovie, où, lui avait-on dit, il trouverait le commandement général de l'armée polonaise. Mais le temps qu'il arrive, la bourgade, cible des bombardements, avait été réduite en cendres. Au pied d'un cratère gisait une paysanne, auprès d'un cheval mutilé : sa jupe soufflée par l'explosion lui recouvrait la tête, révélant ses cuisses livides³¹.

À Łukow, on lui dit que le commandement s'était retiré dans la ville voisine, mais au nouveau point de ralliement, ce fut encore la même histoire : l'un après l'autre, chaque nouveau refuge était bombardé puis abandonné. La stratégie allemande consistait à frapper villes et infrastructures très en amont de l'avancée des troupes au sol, ce afin d'empêcher les Polonais de se regrouper. Même la gare de Lida, la ville d'origine de Witold, pourtant éloignée du front, fut attaquée. Les routes fourmillaient de civils et de soldats fuyant vers l'est sous les assauts continus des bombardiers. « Nous ne sommes plus une armée, un détachement ni même un bataillon », rapporta un soldat, « mais des individus errant collectivement vers un but totalement incertain³² ».

Plus moyen de se voiler la face, la Pologne venait une fois de plus de perdre son indépendance, et la question qui se posait désormais à Witold – comme à tout Polonais – était la suivante : devait-il se rendre ou continuer le combat, aussi vain soit-il ? Pour Witold, la première option était de toute façon inacceptable. Le 13 septembre, les chasseurs allemands les prirent de nouveau pour cible, dans la ville de Włodawa, à environ 250 kilomètres à l'est de Varsovie, mais là au moins Witold retrouva un ancien compagnon d'armes,

au côté de qui il avait combattu les bolcheviques : le major Jan Włodarkiewicz, qui préparait la Résistance. Cet homme trapu aux allures de boxeur avait reçu l'ordre de rallier la frontière hongroise. Comme Witold, il avait rassemblé autour de lui des rescapés isolés ; leurs troupes réunies formaient quasiment une compagnie. Mais, en route vers la frontière, ils tombèrent sur le commandant Gawryłkiewicz ainsi que d'autres membres de l'état-major : le premier avait un chauffeur, les autres conduisaient eux-mêmes. Bizarrement, les officiers n'avaient pas l'air paniqués ; ils projetaient de se regrouper de l'autre côté de la frontière pour continuer la lutte depuis l'étranger, expliquèrent-ils. Pour Witold, ce n'était ni plus ni moins que de la désertion, mais les autres balayèrent ses protestations d'un haussement d'épaules avant de poursuivre leur route³³.

Witold et Jan n'avaient plus qu'à élaborer leurs propres plans. Pousser vers la frontière était absurde : tôt ou tard, ils se feraient repérer par les Allemands. Alors, ils gagnèrent les bois, où ils pouvaient organiser des embuscades et éventuellement recruter suffisamment de sympathisants pour monter une opération de plus grande ampleur. Au cours des jours suivants, ils attaquèrent ainsi plusieurs convois allemands et même un petit aérodrome, où ils firent sauter un avion, mais Witold avait bien conscience que de tels attentats n'avaient que peu d'impact. Les postes de contrôle allemands fleurissaient un peu partout, les contraignant à rester cachés dans les fourrés et les marais et, pour se nourrir, à grappiller dans les bois ou à quémander de quoi manger auprès de fermiers isolés. Et, pour ne rien arranger, il pleuvait sans discontinuer. L'eau leur ruisselait dans le dos, et la boue leur collait aux pieds³⁴.

À la fin du mois de septembre, ils apprirent que les forces soviétiques étaient entrées en Pologne sur le front est. Si Staline prétendait agir pour protéger les minorités polonaises, il ne trompait personne : le dictateur soviétique voulait sa

part du gâteau. Le petit espoir que Witold nourrissait encore de rassembler assez d'hommes pour monter un noyau de résistance s'évanouit aussitôt. Il avait d'autres sujets d'inquiétude à présent : sa famille s'étant naguère illustrée par son engagement anti-russe, Maria et les enfants étaient très certainement en danger³⁵.

Le 28 septembre, Varsovie capitula, et quelques jours plus tard tombèrent les premières neiges de la saison. La capitale avait résisté encore quinze jours après le départ de Witold, suscitant la rage de Hitler, qui avait donné l'ordre à ses généraux de noircir de bombes le ciel de Varsovie et de noyer ses habitants dans le sang. Les bombardements aériens et les tirs d'artillerie qui s'ensuivirent firent 40 000 morts et détruisirent totalement ou partiellement un cinquième des bâtiments de la cité. Écoles, hôpitaux, églises furent indistinctement pris pour cibles. La Vieille Ville était en ruines et du tout nouvel Opéra, le plus vaste d'Europe, ne subsistaient que quelques colonnades. Des dizaines de milliers de personnes soudain privées de toit squattaient parmi les décombres³⁶.

Witold n'apprit la destruction de Varsovie que par la rumeur. Tapi dans les bois avec Jan aux environs de Lubartow, crasseux et hirsute, il comprit que la reconquête du pays ne se ferait pas là, mais bien à Varsovie, le siège du pouvoir. Enjoignant à leurs troupes d'enfouir leurs armes, les deux hommes troquèrent leurs uniformes contre des tenues civiles cédées par des locaux. Witold hérita ainsi d'une vieille veste en peau de mouton³⁷.

Repartis vers l'ouest, les soldats quittaient le groupe un ou deux à la fois pour rentrer chez eux. Avant de gagner Varsovie, Witold décida de faire un détour par Ostrow Mazowiecka, à une centaine de kilomètres au nord de la capitale : la mère de Maria, Franciszka, habitait cette ville, et il espérait y trouver sa femme et ses enfants. Il serra la main de Jan et lui donna rendez-vous quinze jours plus tard

chez sa mère à lui, à Varsovie. « On va finir ce qu'on a commencé », promet Jan³⁸.

*

Witold se mit en route à travers champs, tâtonnant dans les broussailles plusieurs jours avant d'atteindre les rives de la Bug, aux environs d'Ostrow Mazowiecka. Ce cours d'eau tumultueux tenait lieu désormais de frontière entre les forces allemandes et soviétiques. Des troupes russes patrouillaient les berges du côté de Witold. Celui-ci se cacha jusqu'à la nuit, puis persuada un pêcheur de le faire traverser dans sa barque entre deux rondes des Russes. Ballottée, malmenée par les courants, l'embarcation finit par atteindre l'autre rive, où les Allemands avaient tiré plusieurs lignes de barbelés. Witold se débrouilla pour les franchir et se hâta de gagner Ostrow Mazowiecka, à quelques kilomètres³⁹.

Il fut accueilli par un silence troublant. Sur les 17 000 habitants que comptait la ville, la moitié étaient juifs et s'étaient exilés dans la zone d'occupation soviétique. Leurs boutiques et leurs foyers avaient été pillés, parfois même investis par des familles polonaises. Franciszka habitait une grande maison en périphérie de la ville. À son arrivée, Witold remarqua des véhicules allemands garés dans la cour de la brasserie, juste en face : la Gestapo, la police secrète allemande, y avait pris ses quartiers. Prudemment, il fit le tour de la bâtisse et entra par derrière. Franciszka était là – vivante, en bonne santé –, mais sans nouvelles de Maria. Witold s'endormit sur le canapé du salon, tandis que Franciszka se servait un remontant⁴⁰.

Les jours suivants, il apprit avec quelle violence les nazis avaient imposé à la ville leur nouvel ordre racial. Après avoir rassemblé et enfermé dans le gymnase de l'école plusieurs centaines d'habitants, les Allemands les avaient séparés en deux groupes : les Polonais ethniques et les Juifs. Tandis que



La maison familiale d'Ostrowski.

les catholiques furent pour la plupart relâchés rapidement, les Juifs furent répartis en groupes de travail. Les Allemands incitèrent les Polonais à persécuter les Juifs, ou encore à saccager leurs commerces. Des familles juives furent expulsées de chez elles, parfois sous les huées de leurs voisins catholiques. Toutefois, la majeure partie de la population refusa de suivre les consignes allemandes. Le maire de la ville cacha une famille chez lui, au sous-sol. Les parents de Maria aidèrent à leur modeste mesure les Juifs en fuite, en les laissant prendre des pommes au verger⁴¹.

Witold n'est pas très disert sur son passage à Ostrow Mazowiecka. Sans doute fut-il atterré par les manifestations d'antisémitisme au sein de la population locale, qui de toute évidence faisaient le jeu des Allemands. Chaque matin au réveil, il priait pour voir Maria et les enfants franchir le seuil de la maison, et chaque soir il se couchait en redoutant le pire⁴².

Sa femme avait dû rester à Krupa, peut-être cachée chez des amis, finit-il sans doute par se dire. Dès lors, deux

options s'offraient à lui : attendre sa famille ou reprendre la lutte. Il savait que, si Maria et les enfants étaient sur les routes, ses chances de les retrouver étaient extrêmement faibles, étant donné le flot de réfugiés qui chaque jour passaient la frontière. De toute façon, il n'y avait pas à tergiverser : la patrie avant la famille. Le 1^{er} novembre au matin, il entama à bicyclette le long trajet jusqu'à Varsovie, où il devait retrouver Jan. En ce jour de Toussaint, où les bougies fleurissaient les tombes et où les vivants priaient pour les morts, Witold avait une mission plus urgente : il filait vers Varsovie pour reprendre le combat⁴³.

CHAPITRE 2

Occupation

VARSOVIE

1^{er} NOVEMBRE 1939

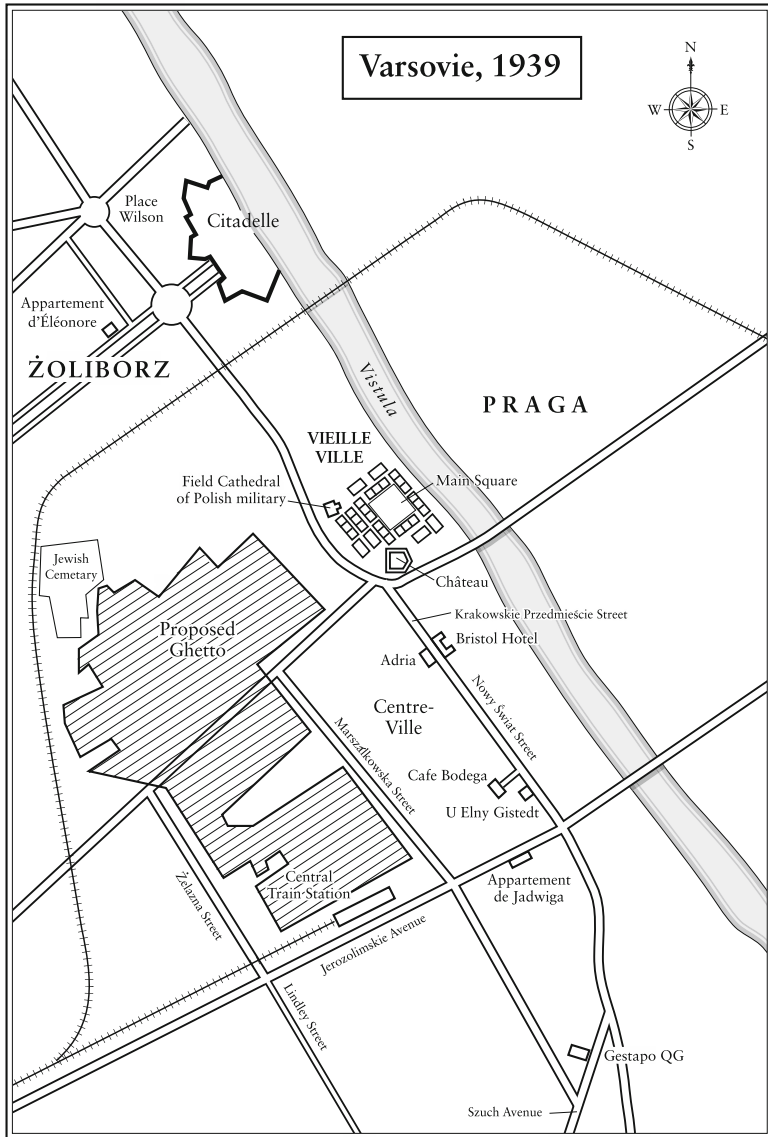
Sur sa bicyclette branlante, Witold approchait de la capitale. Il ne savait pas vraiment à quoi s'attendre ni quelle forme pourrait prendre sa résistance. La route principale menant à Varsovie était truffée de barrages allemands, aussi s'en tint-il aux routes de campagne, où il glanait des bribes d'information. Si aucune attaque anglaise ou française ne semblait d'actualité, Witold voulait croire en une intervention imminente. Leur meilleure chance de repousser les Allemands, en effet, était d'organiser un soulèvement conjointement à une offensive alliée. Il n'était certainement pas le seul à raisonner ainsi, songea-t-il, bien décidé à fédérer les bonnes volontés sans plus attendre¹.

Bientôt, il se mêla au flot des gens qui traversaient la Vistule *via* l'unique pont encore debout, sans doute médusé au spectacle de la cité dévastée sur l'autre rive. Le centre-ville avait essuyé le plus gros des bombardements allemands. Des bâtiments effondrés bloquaient les rues, des passages avaient été aménagés entre les décombres. Par centaines, les habitants s'arrêtaient à l'angle de la rue Marszałkowska et de l'avenue Jerozolimskie pour allumer des cierges devant un gigantesque amas de briques et de moellons sous lequel gisaient d'innombrables cadavres. Des éclats de vitres brisées crissaient sous les pieds. Venu inspecter les lieux, Joseph

Goebbels, chef de la propagande du Reich, avait conclu : « Cette ville est un enfer, un champ de ruines. Nos bombes et nos obus ont fait du bon boulot. » Même dans les quartiers de Varsovie relativement épargnés, ce n'était plus pareil. « À première vue, se souvient un témoin, tout semblait comme avant, et pourtant, quelque chose avait changé, nous étions plongés dans l'étrange atmosphère d'une ville en deuil². »

Witold gagna l'appartement d'un ami au sud de la ville. Bien que choqué et atterré par l'ampleur des destructions, il restait aiguillonné par le besoin tout pragmatique de comprendre les plans des nazis, afin de déterminer quel type de résistance leur opposer. Hitler ne cachait plus la monstrueuse politique raciale qu'il comptait appliquer au pays. En septembre, il avait ordonné l'annexion par le Reich de la Pologne occidentale et l'expulsion de plus de 5 millions de catholiques polonais et de juifs au profit de colons allemands. Le reste de la zone occupée, incluant Varsovie et Cracovie, passait sous contrôle allemand. Hitler avait nommé son ancien avocat Hans Frank administrateur du « Gouvernement général des territoires polonais occupés », avec pour ordre de piller la zone sans vergogne et d'y appliquer une impitoyable hiérarchie raciale³.

Selon cette idéologie, les Allemands composaient la race des seigneurs, qui incluait également tout Polonais apte à fournir la preuve de son ascendance germanique et consentant à signer un registre spécial, la « Volksliste » (Liste du peuple allemand). Ces citoyens se voyaient alors attribuer un poste dans l'administration nazie ainsi qu'un logement, saisi auprès de familles juives ; ils avaient le privilège de pouvoir utiliser les parcs, les téléphones publics et les taxis. Les transports en commun et les cinémas pratiquaient aussi une ségrégation, tandis que les boutiques se mirent à arborer des pancartes : « Interdit aux Polonais et aux Juifs »⁴.



Varsovie, en 1939.
John Gilkes

Les Polonais ethniques, en tant que membres de la « race slave inférieure », étaient voués à la servitude. Pour Hitler, s'ils étaient des Aryens, le sang allemand était chez eux mêlé à d'autres « races » et de ce fait dilué. Cet automne-là, des dizaines de milliers de Polonais furent ainsi déplacés vers le Reich et soumis au travail forcé. Des commandos de la mort appelés *Einsatzgruppen* (« groupes d'intervention ») prévinrent toute résistance en rassemblant et en fusillant près de 20 000 membres de l'élite polonaise – avocats, professeurs, médecins, journalistes ou même quiconque avait simplement l'air d'un intellectuel –, dont ils jetèrent les corps dans des fosses communes. Les journaux furent censurés, les radios interdites, les lycées et les universités fermés au prétexte que les Polonais n'avaient besoin « d'enseignement qu'à la mesure de leur destin ethnique⁵ ».

Tout en bas de la classification hitlérienne se trouvaient les Juifs, que Hitler ne considérait même pas comme une « race », mais plutôt comme des sous-hommes, des parasites dangereux pour le peuple allemand. Hitler avait menacé de destruction les Juifs d'Europe si « la finance juive internationale » venait à plonger les peuples dans une nouvelle guerre. Mais, à l'automne 1939, les dirigeants nazis n'avaient pas encore définitivement statué sur leur sort. Or l'occupation de la Pologne faisait passer 2 millions de Juifs – soit dix fois plus que la minorité juive vivant en Allemagne – sous domination nazie. En septembre, Reinhard Heydrich, adjoint au chef de la SS, avertit ses unités que le « problème juif » serait traité par étapes. Il ordonna que l'on rassemble les Juifs dans les villes, en vue de les déporter dans des camps proches de la nouvelle frontière avec l'Union soviétique. Dans le même temps, les Juifs furent contraints de porter une étoile de David cousue sur la manche ou la poitrine de leurs vêtements, de signaler de même leurs commerces ou autres activités professionnelles, et ils furent soumis à d'incessantes vexations. « C'est un plaisir [...] de pouvoir enfin s'attaquer physiquement à la race juive », déclara Hans Frank dans un discours au mois de novembre. « Plus il en meurt, mieux c'est⁶. »



Femmes polonaises emmenées pour être fusillées, 1939.
Avec l'aimable autorisation des Archives numériques nationales

Witold ne put manquer les décrets officiels de Frank placardés sur les réverbères un peu partout en ville : les Allemands, comprit-il alors, ambitionnaient de détruire la Pologne en déchirant son tissu social et en montant les groupes ethniques les uns contre les autres. Mais il vit aussi des signes de résistance encourageants : des affichettes proclamant « Allez vous faire foutre ! » et, en plein centre-ville, un poster géant de Hitler affublé de moustaches frisées et de grandes oreilles. Le 9 novembre, Witold prit contact avec son camarade en résistance Jan Włodarkiewicz et organisa une rencontre avec de potentielles recrues dans l'appartement de sa belle-sœur à Żoliborz, un quartier situé au nord de Varsovie. Sous la pluie, Witold pressait le pas pour arriver avant le début du couvre-feu, à 19 heures⁷.

Sa belle-sœur, Eleonora Ostrowska, habitait un deux-pièces au troisième étage d'un immeuble. Bien que Żoliborz ait été relativement épargné par les bombardements, la plupart des

fenêtres des logements avaient été soufflées, et il n'y avait plus d'électricité, de sorte que Witold dut attendre qu'un habitant entre dans le bâtiment pour y pénétrer à son tour. Eleonora lui fit signe d'entrer, son fils de 2 ans, Marek, agrippé à sa jambe. Jusqu'alors, ils n'avaient fait que se croiser rapidement. Eleonora était une robuste jeune femme d'une trentaine d'années, charmante avec ses cheveux blond foncé retenus en chignon, ses lèvres fines et ses yeux d'un bleu très clair. Son mari, Edward, le frère de Maria, qui était officier de cavalerie, avait disparu dès le début de la guerre : elle s'occupait donc seule du petit Marek, tout en continuant de travailler au ministère de l'Agriculture, l'un des rares conservés par les nazis⁸.



Entrée du 40, avenue Wojska Polskie.
Avec l'aimable autorisation du musée d'État d'Auschwitz-Birkenau

Jan arriva en deuxième, soufflant et traînant la patte dans l'escalier. En rejoignant Varsovie, il avait reçu une balle dans la poitrine qui avait miraculeusement épargné ses organes

vitaux, mais l'avait contraint à s'aliter chez sa mère. Une demi-douzaine d'hommes suivirent, essentiellement des officiers et des militants étudiants sélectionnés par Jan. Eleonora avait doublé les fenêtres de papier kraft, malgré quoi tous gardèrent leur manteau tant il faisait froid. Ils se réunirent autour de la table du séjour, à la lumière d'une chandelle qu'Eleonora avait pris soin d'allumer⁹.

L'analyse de Jan quant à la situation était sévère : si la Pologne avait capitulé, c'était parce que ses dirigeants n'avaient pas su en faire une nation catholique et mobiliser la foi des habitants contre l'envahisseur. La défaite de la Pologne, il en était convaincu, devait être prise comme une occasion de refonder le pays sur des valeurs chrétiennes et d'éveiller la ferveur religieuse des jeunes générations. S'il nourrissait des ambitions franchement ancrées à droite, dans l'immédiat il plaidait pour un rassemblement le plus large possible afin de résister à la double occupation du pays¹⁰.



Eleonora Ostrowska, en 1944.
Avec l'aimable autorisation de Marek Ostrowski

Witold était sans doute aussi remonté que Jan contre le gouvernement polonais – un sentiment largement partagé à Varsovie. En revanche, il ne faisait pas étalage de sa foi, dans la crainte de perdre des alliés potentiels en donnant à leurs desseins une tonalité expressément religieuse. En la circonstance, sa priorité était plutôt de réfléchir aux moyens de bâtir un mouvement de résistance clandestin efficace¹¹.

Ils discutèrent stratégie jusque tard dans la nuit, avant d’aborder la question de la répartition des rôles entre eux. Jan prendrait la tête du groupe ; Witold serait en charge du recrutement. Ils baptisèrent leur mouvement « *Tajna Armia Polska* » (TAP), l’Armée secrète polonaise. À l’aube, quittant discrètement l’appartement, ils rejoignirent la cathédrale de la garnison de Varsovie, une église baroque située à proximité de la Vieille Ville. Là officiait un prêtre de leur connaissance, à qui ils demandèrent de recueillir leur serment. Dans la pénombre, à genoux au pied de l’autel, ils jurèrent de servir Dieu et la nation polonaise, et de rester fidèles l’un à l’autre. Le prêtre leur donna sa bénédiction, puis ils ressortirent du bâtiment, épuisés mais ravis¹².

*

Cette année-là, l’hiver arriva tôt, tandis que Witold entamait le recrutement. La neige tombait dru, la Vistule avait gelé, et dans toute la ville fleurissaient des centaines de noyaux de résistance : des groupes similaires à la TAP, menés par des officiers, des agitateurs communistes, des syndicalistes, des collectifs d’artistes, et même un groupe de chimistes appliqués au déploiement d’armes biologiques. Les Allemands ayant réquisitionné les lieux de rencontre les plus prisés, tels les hôtels Bristol et Adria, de nouvelles adresses s’imposèrent bientôt comme repaires de résistants. Ainsi les tables du restaurant « *Chez Elny Gistedt* » – du nom de la chanteuse d’opérette suédoise qui avait ouvert l’enseigne afin

d'employer ses amis artistes au chômage – fourmillaient-elles de conspirateurs blottis dans leurs pelisses. Pour la plupart, ces partisans se connaissaient ; ils échangeaient les dernières nouvelles qui circulaient en ville, ou encore, glanées *via* quelque poste de radio clandestin, des informations quant à la contre-offensive alliée attendue pour le printemps¹³.

Dans le même temps, un marché noir s'était développé près de la gare centrale, où l'on monnayait des vêtements et de la nourriture, mais aussi des dollars, des diamants et des faux papiers. Depuis la campagne alentour, des paysans alimentaient cette contrebande en dissimulant la marchandise dans des poches secrètes et jusque dans les ourlets de pantalon ou les soutiens-gorges¹⁴.

« Je n'avais jamais vu de poitrines aussi opulentes en Pologne », se souvient Stefan Korboński, ancien résistant. Un contrebandier particulièrement audacieux réussit à faire pénétrer en ville des porcs entiers débités en morceaux en les cachant dans des cercueils. Les Allemands, trop occupés à mettre en place leur nouvelle administration, se contentaient d'inspections sommaires, et même au cas où l'on se faisait prendre, on s'en sortait avec un pot-de-vin, voire, quelques rares fois, un peu d'humour – comme ce passeur qui tenta de déguiser un porcelet en paysanne. À en croire Korboński, « en découvrant la supercherie, même les gendarmes, pourtant loin d'avoir le sens de la plaisanterie, faillirent mourir de rire »¹⁵.

Witold évitait les rassemblements publics, cherchant des recrues qui cultivaient comme lui une forme de réserve et de discrétion naturelles. Il avait saisi une vérité essentielle du fonctionnement de la Résistance. Certes, la nationalité, la langue, la culture constituaient des liens importants comme dans n'importe quelle communauté, mais en dernier ressort son réseau reposait sur un élément plus fondamental : la confiance. Recruter des gens, c'était mettre sa vie entre